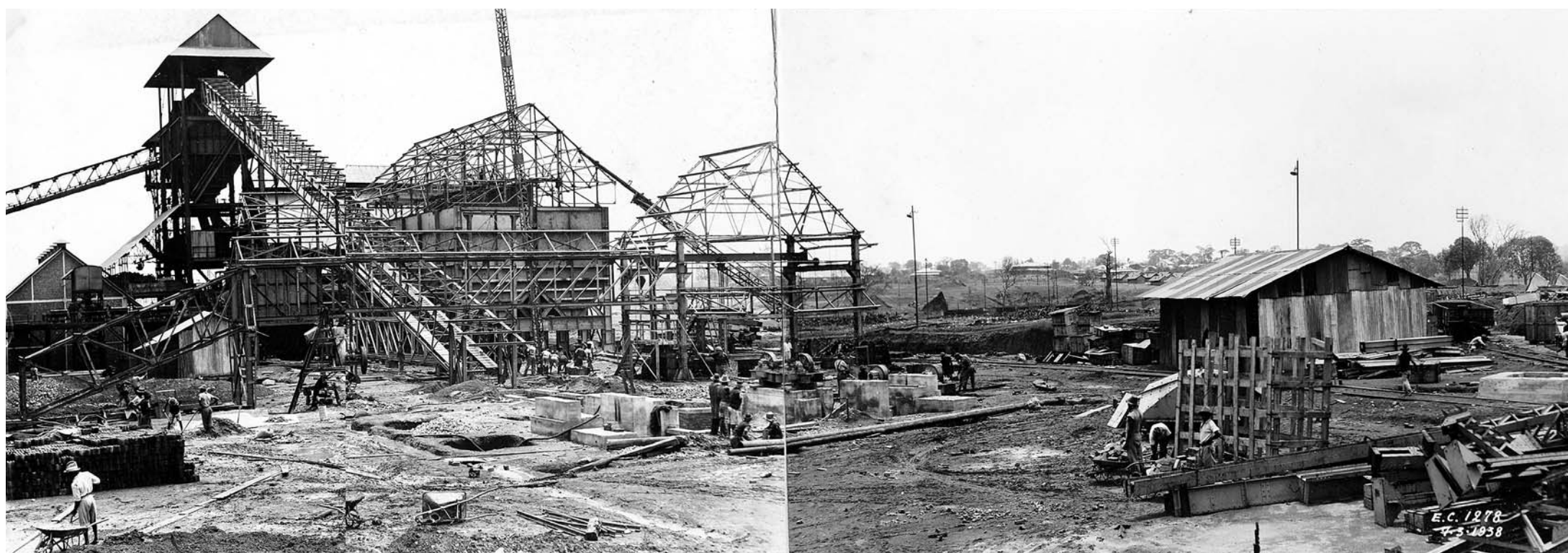


Défilé de travailleurs de l'UMHK, place Albert, à Lumumbashi. On ignore quel est le prétexte à la manifestation ainsi que la date exacte (les années 1920). Les travailleurs, torse nu, sont identifiables par leurs outils de travail, qu'ils exhibent avec fierté devant les Blancs : barres à mines, masses, tuyaux métallurgiques utilisés dans les fours.



Panorama d'une usine en construction au quartier Panda, à Likasi, une ville minière. On distingue une tour de broyage. Les usines implantées au Katanga bénéficient de la tradition industrielle de la Wallonie et du savoir-faire des colons anglo-saxons installés en Afrique du Sud. La vue a été prise le 9 mai 1938. Aujourd'hui, la plupart de ces ensembles industriels ne sont plus que des friches. A Likasi, les structures métalliques sont en cours de démontage. Le fer est vendu au poids. Il part vers la Chine.



Au temps du Congo belge

Un trésor a été découvert au Katanga, une province de l'ancien Congo belge. Ce trésor, sans équivalent en Afrique francophone, ce sont les dizaines de milliers de photos prises entre 1906 et les années 1980 par les compagnies minières qui exploitaient les richesses en étain, cobalt, zinc que recèle le Katanga. La majorité des clichés tout comme les quelques films sauvegardés renvoient à la colonisation belge, au temps de l'Union minière du Haut Katanga (UMHK). Pris le plus souvent par des anonymes, ils racontent la vie au cœur du continent africain dans une zone industrielle. On y voit des mines et des usines gigantesques. On y découvre ce qu'était la vie des Blancs avant l'indépendance du Zaïre – aujourd'hui République démocratique du Congo –, leurs loisirs à des milliers de kilomètres de la mère patrie. On y touche du doigt surtout les conditions de

Chambre de désinfection du camp de préparation des recrues. La photo a été prise le 14 mars 1927. Les mines, les usines de concentration du minerai ou de fabrication de tôles de cuivre ont besoin de bras. Les recrues arrivent par caravanes d'autres régions du Congo, principalement du Kasaï, et des pays voisins (Zambie, Tanzanie, Rwanda, Burundi...). Avant d'être envoyées au travail, les recrues sont désinfectées et soignées. Commentent ensuite plusieurs mois d'« acclimatation » – c'est le terme officiel – à leur nouvelle vie. Cette acclimatation passe par l'apprentissage de la langue locale.



Nouveau camp pour « indigènes mariés » à la mine de l'Etoile, à Lubumbashi, où le cuivre et le cobalt sont exploités depuis le début du XX^e siècle. Alignées, couvertes de paille, les cases sont construites en briques cuites dites « kimberley ». L'ensemble est clos de pieux et de fil de fer. L'organisation des camps, où les célibataires et les couples sont séparés, et les techniques de construction sont directement inspirées des modèles sud-africains en vigueur à l'époque. La photo a été prise le 3 juin 1925.



vie des Noirs, qu'ils soient ou non employés dans les mines. Les photos embrassent une longue période et témoignent que le statut des Noirs a évolué au fil du temps. La « solidarité de la mine » réunissant Blancs et Noirs dans la seconde partie du XX^e siècle était inimaginable pour les générations précédentes.

Il n'empêche qu'un malaise se dégage à compiler les vieilles photos qui, par milliers, montrent les Congolais africains traités parfois comme du bétail humain jusque dans les années 1930. Les travailleurs noirs amenés d'autres provinces du Congo ou de pays limitrophes, photographiés nus à leur arrivée, sont dirigés vers des hôpitaux pour recevoir des soins avant d'être envoyés vers les mines ou les usines. Constitué par le colonisateur belge, le fonds photographique a été récupéré en 1966 par la Gécamines, la société

d'Etat congolaise héritière de l'UMHK nationalisée. D'autres photos sont venues l'enrichir jusqu'à ce que la Gécamines, pillée par le pouvoir central, tombe en faillite. Elle emploie encore aujourd'hui 12 000 personnes payées de manière épisodique. Parce qu'il faut bien vivre dans un Congo qui a connu plusieurs guerres civiles, les salariés de la Gécamines récupèrent donc les photos et les cèdent à vil prix. Aujourd'hui, cet ensemble est menacé d'être dispersé et donc de perdre toute valeur pour les historiens et les chercheurs. C'est dans ce contexte que l'Espace francophone de Lubumbashi, dirigé par Hubert Maheux, a acquis des milliers de clichés, de négatifs, de plaques de verre, grâce à un don d'un industriel belge, Georges Forrest, installé au Katanga. C'est un échantillon de ce trésor que *Le Monde* publie. ■

JEAN-PIERRE TUQUOI